



FEUILLET N° 105

Centre Albert Marinus

Ethnologie populaire, Folklore, Patrimoine



Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Vice-Président : Jean-Paul Heerbrant
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Marie-Eve Vanmechelen

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, Bernard Ide, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Jean-Pierre Vanden Branden, Gustave Fischer (†), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†)

Personnel du Centre Albert Marinus

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- Geneviève Gravensteyn : bibliothécaire

Feuillets d'information du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul
Rédaction, composition, mise en page : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker
Impression : Hayez
Diffusion : 2700 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)
Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

En couverture : Corps à baleines, XVIII^e siècle. (Bruxelles, Musée du Costume et de la Dentelle)





Sommaire

Calendrier des activités	4
Activités du trimestre	
- Excursion culturelle à Saint-Trond	6
- Visite guidée : L'abbaye de la Cambre en musique	10
- Visite guidée de l'exposition : <i>Paniers, baleines et jabots. La mode au XVIII^e siècle</i>	14
 Echos	 18
- <i>Ô loup! De nos campagnes à nos imaginaires</i>	
 Pages choisies d'Albert Marinus	 22





Consultez notre site :
www.albertmarinus.org

ATTENTION

Il est **INDISPENSABLE** d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci. En outre, dorénavant, le paiement préalable sur notre compte **BE84 3101 2698 0059** est **OBLIGATOIRE** pour valider votre inscription.

Merci de noter que le renouvellement de cotisation ainsi que l'abonnement à la revue (et seulement ces versements-là) doivent se faire sur l'autre compte du Centre Albert Marinus **BE90 3100 6151 2032**.

Trop d'inscrits à nos activités s'absentent sans prévenir. Nous ne pouvons donc pas les remplacer par les personnes figurant sur des listes d'attente parfois très longues. Merci de nous prévenir suffisamment à l'avance afin d'éviter ces désagréments.





Calendrier des activités

Dimanche 29 juillet à 9 h

Excursion culturelle : Saint-Trond

Matinée :

Visite guidée d'une exploitation fruitière

Repas de midi

Après-midi :

Visite guidée de la ville et de ses trésors architecturaux

Dimanche 2 septembre à 14 h

Visite guidée : L'abbaye de la Cambre en musique

Jeudi 20 septembre à 14 h

Dimanche 23 septembre à 14 h

Visite guidée de l'exposition :

Paniers, baleines et jabots. La mode au XVIII^e siècle





Excursion culturelle : Saint-Trond

Dimanche 29 juillet à 9h

Rendez-vous : Hôtel communal - avenue Paul Hymans, 2 – 1200 Bruxelles

Située au cœur d'une région consacrée à la production fruitière, Saint-Trond fait partie de la province de Limbourg, à la limite du Brabant flamand. Sa situation au carrefour de plusieurs axes importants renforce son importance en tant que centre commercial. Mais sa localisation en Hesbaye explique sa réussite dans le domaine agricole : les fruits et les produits dérivés que l'on en tire (confitures, sirops, jus...) ont conquis les marchés extérieurs et fait la renommée de cette petite cité et de sa région.

Les origines de Saint-Trond sont romaines. Une petite agglomération se forme en effet le long de la chaussée qui relie Bavay à Cologne via Tongres. Au milieu du VII^e siècle, saint Trond (ou Trudon) fonde une abbaye sur le domaine de ses parents. Enrichie au fil du temps de nombreuses donations, celle-ci se développe et devient un monastère prospère, et même puissant, qui participe aux bonnes fortunes de la ville jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. A partir du XI^e siècle, les pèlerinages à la tombe du saint local s'intensifient. L'église abbatiale est alors reconstruite et la longueur de l'édifice atteint les 100 mètres. La communauté laïque qui se développe autour de ce centre spirituel profite de cet essor, elle ne manque pas de s'agrandir. Pendant tout le Moyen Age, Saint-Trond produit des draps comme les autres villes flamandes ou brabançonnaises. Sa production s'écoule sur les marchés français et allemands. Une grande halle couverte, construite au milieu de la Grand-Place, facilite d'ailleurs les échanges et les tractations. A partir du XIV^e siècle, un important marché aux bestiaux renforce encore l'opulence et la réputation de la cité. A la même époque, treize corporations se répartissent les activités économiques et sociales de la communauté et érigent, en l'honneur des privilèges reçus, un perron couronné d'un aigle doré au pied du beffroi.

Dès le XII^e siècle, la ville est entourée de remparts de pierre mais ceux-ci ne la protègent pas toujours de la rigueur des conflits. A de multiples occasions, Saint-Trond est conquise et parfois détruite. Les armées du duc de Brabant, de Charles le Téméraire, du prince d'Orange ou de Louis XIV, sèment tour à tour la misère et la désolation sur leur passage. Le roi de France ordonne d'ailleurs le démantèlement des fortifications, seul le tracé en est conservé, avec quelques locaux souterrains.

Peu à peu Saint-Trond va tomber dans une période d'engourdissement. Malgré

Ci-contre : Saint-Trond, bibliothèque de l'abbaye, (D.R.)





cette inertie économique, de nombreuses communautés religieuses s'établissent sur le territoire de la ville. Ces congrégations font de la ville un important centre d'enseignement et d'assistance médical. Un riche patrimoine architectural témoigne de cette présence. De l'ancienne église abbatiale, seule subsiste la tour, en partie du XI^e siècle, rehaussée en style gothique et flanquée d'un porche baroque. Les bâtiments conventuels datent du XVIII^e siècle. L'église Saint-Pierre, quant à elle, remonte au XII^e siècle et posséderait selon certaines sources la plus ancienne voûte romane de Belgique. Le béguinage Saint-André, fondé en 1258, comporte une église aujourd'hui transformée en musée d'art religieux. Son orgue de 1644, réalisé par l'artisan Christian Ancion, est particulièrement remarquable car il est considéré comme le plus homogène et le plus complet de notre pays. Ce même édifice se signale également par les 38 peintures murales réalisées entre le XIII^e et le XVII^e siècle qu'il conserve. La Grand-Place est dominée par la collégiale Notre-Dame et l'hôtel de ville. D'un style gracieux, ce dernier bâtiment comprend un beffroi, inscrit depuis 1999 au Patrimoine mondial de l'Unesco. Il abrite un carillon de 41 cloches.

Le XIX^e siècle va sortir Saint-Trond de l'assoupissement dans lequel la cité avait précédemment sombré. Chef-lieu d'une zone maraîchère extrêmement fertile, ville marchande par excellence, la ville va connaître un renouveau grâce à l'introduction de la culture fruitière intensive. De nouveaux quartiers sortent de terre dès le début du XX^e siècle. Ils donnent à la petite cité limbourgeoise une atmosphère dynamique et un caractère pimpant.

La journée concoctée par le Centre Albert Marinus vous permettra de vous familiariser durant la matinée avec la production fruitière ayant fait la juste renommée de Saint-Trond et de sa région. Vous ne manquerez pas non plus de découvrir durant l'après-midi son riche passé ainsi que son très beau patrimoine architectural et culturel.

Participation aux frais pour l'excursion culturelle : Saint-Trond

Membres : 50 euros

Seniors et étudiants : 52 euros

Autres : 54 euros

Réservation indispensable au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Ci-contre : Pommes de la région de Saint-Trond (DR.)







Visite guidée : L'abbaye de la Cambre en musique

Dimanche 2 septembre à 14 h

Rendez-vous : entrée principale de l'abbaye rue du Monastère
(côté des étangs d'Ixelles)

L'abbaye de la Cambre constitue un des fleurons du patrimoine monastique en région bruxelloise. Bien connu des promeneurs qui fréquentent ses très beaux jardins en raison de leur quiétude, le lieu l'est sans doute moins sur le plan historique et architectural. C'est pourquoi le Centre Albert Marinus vous propose une découverte originale puisque un intermède musical est inclus dans le programme de l'après-midi.

L'abbaye de la Cambre est fondée au début du XIII^e siècle. En 1201, Henri I^{er}, duc de Brabant, accorde à une religieuse bénédictine du nom de Gisèle un vaste terrain dit du *Pennebeek* (ruisseau aux plumes) afin d'y installer un monastère de moniales. L'ordre cistercien préconise que les religieuses soient sous la dépendance d'une communauté masculine : c'est donc l'abbaye de Villers-la-Ville dans un premier temps, puis celle de Cambron qui délègue chapelain, confesseur et commissaire chargé de valider l'élection de l'abbesse. Le site est particulièrement bien choisi : les environs sont pourvus de viviers, d'une source d'eau claire, de bois et de carrières de pierre, de terres cultivables. Appelée *Camera Beatae Mariae* (Chambre de Notre-Dame), la communauté s'affilie à l'ordre de Cîteaux en 1232. A la fin du XIII^e siècle les religieuses sont une centaine. Les dons ont enrichi l'abbaye qui compte alors de nombreuses fermes et sept granges, parfois fort éloignées, comme celle de Koningslo. L'église abbatiale est le seul témoignage qui reste des origines. Elle se compose d'une nef unique longue de 54 mètres et large de 11 mètres. De style ogival, l'édifice appartient à la transition entre gothique rayonnant et flamboyant, il a subi de nombreuses transformations au cours du temps. Après avoir connu une longue période de prospérité, l'abbaye de la Cambre est prise dans la tourmente des Guerres de Religion. La communauté se retranche dans son refuge *intra muros* tandis que les bâtiments sont saccagés par les calvinistes en 1578 puis brûlés trois ans plus tard par les troupes catholiques du gouverneur Alexandre Farnèse. Le soutien de Philippe II d'Espagne puis celui des archiducs Albert et Isabelle permet d'entamer les réparations. Par chance, les abbesses qui se succèdent alors sont des maîtresses femmes dont certaines n'hésitent pas à se lancer dans des opérations immobilières afin de financer les travaux.

Malgré cela, l'abbaye n'est pas à l'abri des vicissitudes de l'histoire. Le XVII^e siècle constitue une période agitée durant laquelle l'abbaye subit les déprédations dues aux guerres et aux passages des armées. Par contre le siècle suivant, paisible et serein, permet de moderniser l'ensemble. Sous l'égide d'abbesses nobles, Marie- Ernestine de Grand-Vilain, Louise Delliano y Velasco et Séraphine Snoy, une grande campagne de

Vue de l'abbaye de la Cambre (Photo : J-M De Pelsemaeker)





modernisation est entreprise et menée à bien. Les bâtiments médiévaux (abbatiale et cloître) sont intégrés de manière harmonieuse aux nouvelles constructions de style néo-classique. Le palais abbatial est restauré, les ailes latérales, les communs, le presbytère et le pavillon d'entrée sont édifiés pour l'occasion, les jardins réaménagés. L'abbaye se présente désormais à peu près telle que nous la connaissons.

La Révolution française disperse les religieuses. Le domaine qui s'étendait encore sur 120 hectares est vendu comme bien national. Après avoir été cédés à un particulier, les bâtiments sont repris par l'état. Entre 1810 et 1870, ils abritent un dépôt de mendicité qui "accueille" indigents, malades, aliénés et délinquants dans une sordide promiscuité. En 1874, le domaine est cédé à l'Ecole royale militaire qui s'y installe avec un autre service de l'armée, l'Institut cartographique. Cette affectation ne va pas sans mal puisque l'ancien réfectoire gothique et une partie du cloître sont démolis au profit de nouveaux hangars.

L'occupation du lieu par les troupes allemandes pendant la Première Guerre mondiale achève le délabrement des bâtiments et des jardins abandonnés par l'armée. La campagne de restauration devenue bien nécessaire se poursuit durant tout l'entre-deux-guerres. L'Institut des arts décoratifs (devenu depuis Institut d'Architecture et des Arts visuels) se déploie dès 1926 dans une partie des locaux, l'Institut géographique national s'octroyant le reste. Une nouvelle campagne de restauration est entamée à partir de 1980, elle est encore loin d'être achevée.

Un dernier petit mot sur l'orgue de tribune que nous écouterons lors du concert. A traction électrique, il date de 1931 et a été réalisé par la firme Walcker. Après une étude de restauration effectuée par François Houtart en 1996, les travaux qui ont rendu sa jeunesse à l'instrument ont été menés à bien en 2007.

Participation aux frais pour la visite guidée :
L'abbaye de la Cambre en musique

Membres : 16 euros
Seniors et étudiants : 17 euros
Autres : 18 euros

Réservation indispensable
au Centre Albert Marinus : 02/762-62-14

Plafond de l'église abbatiale de la Cambre (Photo : J-M De Pelsemaeker)





Visite guidée de l'exposition : *Paniers, baleines et jabots. La mode au XVIII^e siècle*

Jeudi 20 septembre à 14h
Dimanche 23 septembre à 14h

Musée du Costume et de la Dentelle - rue de la Violette, 12 - 1000 Bruxelles

Le XVIII^e siècle est synonyme de raffinement dans l'art de vivre, d'harmonie, de souci du détail et d'élégance. Les modes vestimentaires ne sont pas en reste, elles témoignent d'un grand sens de l'élégance et se hissent au rang de beaux-arts. Si les costumes de cour ou les tenues utilisées dans les grandes occasions manifestent une évidente solennité, les vêtements se simplifient au fil du temps. On aspire désormais à plus de confort et on passe ses heures intimes dans des boudoirs au milieu de bibelots et de meubles précieux.

La tenue féminine de l'époque se compose d'une robe, d'une jupe et d'une pièce d'estomac triangulaire portée sur le thorax et l'abdomen. Ces vêtements recouvrent un corset (un "corps à baleines" comme on disait alors) et un panier. Ces éléments rigides emprisonnent le corps et dessinent l'allure générale. Volants, rubans, dentelles et fleurs artificielles concourent à la beauté de l'ensemble. Hormis quelques variations de détail, les silhouettes resteront pratiquement inchangées jusqu'à la Révolution. Les somptueuses soieries lyonnaises sont également inséparables de l'époque. Désormais plus colorées grâce aux progrès techniques, elles acquièrent une solide réputation de qualité et commencent à supplanter les produits italiens dans toute l'Europe.

Vers la fin du siècle, le succès des robes simples et fonctionnelles va s'affirmer. La pièce d'estomac s'efface au profit de rabats moins contraignants. Une veste courte, appelée casaquin (ou caraco) est adoptée dans la vie de tous les jours et la jupe se fait plus simple. Les silhouettes s'inspirent parfois des vêtements populaires.

La mode masculine change moins au long du XVIII^e siècle. L'habit dit à la française se compose d'une veste dont la forme s'ajuste progressivement ainsi que d'un gilet et de culottes. Une chemise blanche, un jabot et une cravate, des bas de soie complètent l'ensemble. Les gentilshommes de l'époque ne craignent ni les couleurs vives ni les broderies chamarrées. Fils d'or et d'argent, fils multicolores, sequins et bijoux décorent les costumes.

L'influence anglaise est omniprésente dans le dernier quart du siècle. En dépit d'une situation tendue et de guerres entre les deux pays, l'Angleterre exerce une véritable fascination sur la France. Les modes féminines s'inspirent de styles et de

Ci-contre : Habit à la française, ca 1775. (Bruxelles, Musée du Costume et de la Dentelle)



détails venus d'Outre-Manche. Le goût très anglais pour la promenade et le grand air engendre des robes qui permettent une plus grande liberté de mouvement. Pour les hommes, le frac s'impose dans la vie quotidienne : il s'agit d'une veste à col à revers, taillée dans un tissu de couleur unie. Cette tenue simple et pratique va s'imposer assez vite pour devenir le vêtement standard jusqu'au XIX^e siècle. Le Révolution de 1789 entraîne un profond changement dans l'esthétique de la mode. La soie (qui dit assez la classe sociale) s'efface au profit du coton, la culotte et les bas de soie cèdent la place au profit du pantalon. La jeunesse dorée se pavane dans des vêtements excentriques inspirés de l'Antiquité. Les "merveilleuses" sortent en rue vêtues de robes diaphanes, à la ligne droite, à la taille ajustée sous la poitrine. Leurs comparses "incroyables" jouent la rayure, arborent des cols montants, des cravates compliquées et des gilets bariolés. Mais ces modes extrêmes n'effacent pas le passé : le classique habit à la française reste de rigueur dans les grandes occasions. L'ancien et le nouveau se mélangent et coexistent sans heurt.

Par nature, les costumes et accessoires anciens sont fragiles et périssables. Ils nécessitent un soin constant et exigent des précautions particulières. Les conservateurs, les spécialistes et les restaurateurs d'aujourd'hui le savent bien. Mais nos ancêtres l'avaient déjà bien compris qui traitaient ces tissus avec le plus grand respect. Souvent les vêtements qu'ils nous ont laissés portent la marque de transformations. Les tissus étaient bien trop précieux pour être jetés, ils étaient réutilisés et transformés ou devenaient des chaussures, des bourses, des vêtements sacerdotaux, des accessoires...

L'exposition réalisée par le Musée du Costume et de la Dentelle nous permet de rêver devant ces tenues. Car il s'agit bien d'éléments vivants issus du quotidien qui retrouvent ici leur élégance et leur fraîcheur initiales comme s'ils se réveillaient après un très long sommeil. La grande qualité des étoffes et la perfection des techniques engendrent l'admiration du visiteur devant le savoir-faire des artisans du passé. Qui voudrait se priver de ce voyage dans le temps qui ouvre la porte sur un monde merveilleux et enchanteur?

Participation aux frais pour la visite guidée de l'exposition : *Paniers, baleines et jabots. La mode au XVIII^e siècle*

Membres : 9 euros

Seniors et étudiants : 10 euros

Autres : 11 euros

Réservation indispensable
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Page suivante : Robe à l'anglaise, ca 1780. (Bruxelles, Musée du Costume et de Dentelle)







Exposition : Ô Loup! De nos campagnes à nos imaginaires

Jusqu'au 2 septembre 2012

Musée royal de Mariemont

Décidément le loup semble inspirer nos institutions culturelles! Après le Musée de la Vie wallonne (*Quand on parle du loup*, 1999), le Centre Albert Marinus (*Le Petit Chaperon rouge*, 2006) et l'Abbaye de Stavelot (*Qui a peur du loup*, 2011), c'est au tour du Musée de Mariemont de s'attaquer au sujet. Brillamment et avec verve comme d'habitude.

Alors même que l'animal est absent de notre sol depuis des décennies (le roi Léopold I^{er} aurait tué le dernier spécimen belge), il n'en continue pas moins de hanter nos imaginaires. Et, faut-il le dire, sa représentation ancestrale apparaît dans l'ensemble comme assez négative. Le loup est considéré comme un monstre sanguinaire qui dispute à l'homme son territoire et ses troupeaux. Personnification du mal, il est associé au démon. Considéré comme nuisible, il voit sa tête et sa fourrure mises à prix. Il figure dans nos fables, nos contes et nos récits populaires avec des traits presque humains mais y montre une face bien noire. Cependant si l'on remonte plus haut dans le temps, la louve de l'époque romaine recueille Romulus et Remus, les nourrit et les protège. Sa fonction est donc maternelle et son image nettement positive.

L'exposition explore la longue histoire du loup ou plutôt, comme le signale Benoît Goffin dans le catalogue, entreprend de montrer une histoire de la vision et de la perception de l'animal dans nos régions. Le panorama commence par montrer le loup protecteur. Statues et monnaies romaines présentent la célèbre louve allaitant les jumeaux, symbole la propagande impérialiste. Les colliers paléolithiques faits avec des dents de loup proclament la bravoure et le courage de celui qui les porte. L'animal figure également dans la sculpture baroque où il symbolise l'ingéniosité, l'intelligence et la capacité de se servir de ses avantages. On le voit décorer par exemple des heurtoirs de porte où il incarne les qualités des habitants de la maison et où il signifie l'accueil et l'hospitalité.

Le Moyen Age, à travers les hauts faits de saint Remacle et saint François d'Assise, met en évidence un animal dompté. Cependant, la grande majorité de l'iconographie le concernant présente un loup honni. Il y décime les troupeaux, dévore bergers, bergères et imprudents, il y est victime d'interminables traques

Ci-contre : Planche (détail) tirée de Charles Lebrun in *Traité concernant le rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*, Paris, 1806. (Paris, Musée de du Louvre)



et de chasses furieuses. Les archives présentes montrent la longue lutte contre cet animal jugé néfaste. A cette occasion, le visiteur découvrira le courrier sollicitant l'organisation de battues, les attestations et certificats délivrés aux tueurs de loups, les primes accordées contre des têtes ou des fourrures. Étonnants sont les passages des registres paroissiaux qui, en quelques lignes, consignent la mort de malheureux retrouvés déchetés. Ces brèves descriptions font froid dans le dos. Une section de l'exposition met en évidence l'anthropomorphisation du loup. Porcelaines et gravures mettent en scène le loup, personnage de fables. Si dans ce type de récit, l'animal possède des comportements humains (il y parle et raisonne comme un être humain), certaines caricatures n'hésitent pas à inverser le concept. C'est alors l'homme qui devient loup (notamment face aux jeunes filles), il en revêt l'apparence et en endosse les caractéristiques de prédateur. Durant la Première Guerre mondiale, les caricaturistes s'en donnent à cœur joie : le loup est bien sûr allemand et l'agneau belge!

Une série de documents illustre la présence du loup dans la toponymie et les blasons populaires. La ville de La Louvière y figure au premier chef : l'animal est abondamment repris sur les affiches locales et décore les porcelaines Boch. Il y apparaît comme mascotte du club sportif et défile en bonne place dans le carnaval de la cité. Un monument lui rend hommage. Celui-ci n'est pas le seul de Belgique, le village de Sourbrodt en possède également un. Il s'agit dans ce cas d'une statue de la louve romaine, symbole de la civilisation latine face à une germanité considérée comme agressive.

Une évocation du loup-garou (très belle gravure de Lucas Cranach l'Ancien) et des pièces d'art contemporain viennent clore le très riche parcours. Une non moins passionnante publication accompagne l'évènement.

L'exposition *Ó loup! De nos campagnes à nos imaginaires* est visible au Musée royal de Mariemont, - chaussée de Mariemont, 100 - 7140 Morlanwelz.

Elle est accessible tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 h jusqu'au 2 septembre.

Tout renseignement : 064-21-21-93 ou www.musee-mariemont.be





Ci-dessus : Tasse "La Voracité" du service dit "Des vices et des vertus", porcelaine dure, peinte et dorée, Manufacture de Bruxelles, ca 1810. (Morlanwelz, Musée royal de Mariemont)





Quelques problèmes de méthode dans l'étude de la magie

"Sachez vous en tenir à ce que vous reconnaissez vous-même pour évident. Ne vous inquiétez pas de ce que l'on écrit ou pensé avant vous" disait Descartes.

C'est ce que nous comptons faire ici. Nous nous donnons pour but de situer la Magie dans le domaine sociologique. Les faits qu'elle révèle peuvent être comparés aux autres faits sociaux et nous aider à comprendre les mécanismes de la vie sociale.

Dans toutes les sciences qui ont l'homme comme objet d'observation, et particulièrement pour tout ce qui concerne l'aspect social de sa vie, nous flottons encore dans les courants de l'empirisme. Toutes nos connaissances d'ordre sociologique, - il faut avoir le courage d'en convenir, - sont à la science exacte ce que furent les rêveries des mages chaldéens aux lois astronomiques, les rêveries pythagoriciennes aux lois des nombres, les rêveries des alchimistes aux lois de notre chimie. Nous ne savons rien. Nous ne percevons encore qu'une partie infime de la réalité dans ce domaine.

Comme nous ignorons tout ce qui reste en dehors du champ de notre observation, nous nous contentons de ce que notre esprit est parvenu à pénétrer, nous croyons savoir beaucoup et nous manœuvrons comme si nous savions beaucoup. Nous agissons de la même manière que nos ancêtres, jadis, à l'égard de phénomènes d'autres ordres, de phénomènes relevant de sciences plus précises et que nous connaissons aujourd'hui plus intimement. Nous n'avons pas à rougir de notre ignorance actuelle des lois de la vie sociale. Nous ne pourrions pas agir autrement que nous le faisons. Mais faute de nous rendre compte de cette ignorance quasi totale, nous procédons comme si le degré de notre savoir était plus grand, c'est-à-dire que nous échafaudons des systèmes, nous procédons à des classements de faits, nous les croyons en correspondance avec la réalité, nous consolidons ces créations de notre esprit, nous les enseignons et cette croyance, car ce n'est qu'une croyance, finit par constituer un obstacle sérieux aux progrès de nos études. Au lieu de tâcher d'étendre le champ de la réalité perçue, nous cherchons à faire cadrer les faits avec les systèmes fictifs que nous avons créés.

La Magie constitue pour nous un exemple saisissant du tort que peuvent faire à l'avancement de la connaissance, des à priori ainsi créés. Ensemble de pratiques et de croyances, fort éloigné de nos conceptions actuelles, nous avons pour elle du mépris ; nous obéissons à ce sentiment que nous éprouvons et nous ne voyons





pas quel faisceau puissant de faits elle forme pour nous aider à comprendre le mécanisme de la vie sociale. Vieille comme l'humanité, plus vieille que la religion peut-être, plus vieille que la science aussi, elle survit à travers tous les siècles et nous la retrouvons de nos jours aussi vivante, contrairement à ce que l'on s'imagine généralement. Mais pour comprendre son importance, comprendre l'utilité de son étude, se rendre compte de son extension actuelle, il faut que nous sachions nous abstraire de bien des conceptions qui obnubilent notre jugement ; il faut que nous essayions de placer le problème sur le terrain que n'embroussaillent pas nos sentiments ou nos pseudo-vérités sociologiques.

I. - La Magie répond à des fonctions psychologiques

Elle "a son origine primordiale, dit Maxwell, dans une fonction psychologique individuelle" (*La Magie*, p. 8). " Elle est le produit d'un sentiment naturel, celui de la résistance de l'homme aux actions défavorables du milieu extérieur". (p. 23).

Notons que nous pourrions dire la même chose de la religion ou de la science. D'ailleurs, "chez les primitifs, dit P. Saintyves, (*La Force Magique*, p. 9) la magie est à la fois une connaissance, un art et un culte". Elle serait donc à la fois chez des peuples anciens et chez d'autres actuellement vivants, leur science, leur religion et un système d'usages. S'il en est ainsi, nous estimons que la première chose à faire, c'est de ne plus chercher à voir ce qui distingue la magie de la religion, ou la magie de la science, mais bien au contraire, réprimant nos sentiments d'orgueil, d'essayer de retrouver les similitudes mentales qui conduisirent l'homme à la magie ou à la religion d'une part, à la magie ou à la science d'autre part.

Si vraiment, et nous le pensons, la magie est la conséquence d'une disposition psychologique de l'homme, ne peut-on pas supposer que cette disposition existe encore chez l'homme contemporain? Sans doute l'homme a évolué, mais il n'a perdu aucune de ses fonctions mentales originaires et il n'en a acquies aucune autre. Il a pu développer celles qu'il avait ou certaines d'entre elles surtout ; il a pu profiter d'une expérience accumulée au cours de son évolution spécifique, perfectionner les connaissances du monde ambiant acquises par les générations successives et transmises par la tradition d'abord, par l'enseignement ensuite. Le matériel à sa disposition se modifiant, se perfectionnant, ses conceptions changèrent, mais les fonctions mentales, les activités mentales qui le conduisirent à l'élaboration de ses conceptions, restèrent essentiellement les mêmes. Seul donc le produit de l'activité mentale diffère suivant les époques, ou suivant les populations, ou suivant les couches de population.

Précisons bien cette idée, car si nous sommes disposés à admettre ce point de





vue, en réalité nous agissons trop sans en tenir compte et nous classons les faits inconsciemment, ce qui est sans doute une excuse mais constitue un danger plus grand que si c'était consciemment, en fonction d'un ensemble d'idées puisées dans l'ambiance de notre temps et nous leur attribuons, d'instinct en quelque sorte, des degrés d'importance plus ou moins grands selon qu'ils sont ou non semblables ou différents de nos propres idées. C'est par là que le sentiment s'infiltré dans le domaine de la recherche et compromet nos investigations.

Si nous considérons le cerveau en tant qu'*organe*, on ne peut contester qu'il se soit développé chez l'homme plus que chez d'autres êtres vivants; qu'il soit plus développé chez l'homme d'aujourd'hui que chez l'homme de la préhistoire, qu'il soit plus développé chez certains hommes que chez d'autres. Mais quel qu'ait été le volume ou le poids de son cerveau, l'extension plus ou moins grande de l'une ou de l'autre de ses parties, ou de l'une ou de l'autre de ses fonctions et bien que tout cela ne révélerait encore aucune supériorité, l'homme, tout homme de partout et de tout temps, a perçu son monde ambiant, a réagi aux sensations éprouvées, a conformé son activité à ces perceptions, à ces sensations, a raisonné et jugé, a cherché à expliquer, a échafaudé son système explicatif du milieu dans lequel il était plongé.

Psychologiquement, nous n'avons donc pas à nous inquiéter de la valeur relative des systèmes échafaudés par les hommes d'hier ou d'aujourd'hui, ni à les classer par ordre de valeur. Tout système est le reflet de ce qui fut à un moment donné l'état de la connaissance de l'homme, un reflet de sa conception. Psychologiquement, tout système, toute conception doivent être ramenés aux activités mentales qui leur correspondent.

Si la magie est l'expression d'un sentiment, d'une croyance, elle résulte d'une activité mentale identique, dans son essence sinon dans sa forme, à celle que nous rencontrons dans la religion, dans toute religion. L'une et l'autre se rejoignent dans l'analyse scientifique que nous voulons en faire. Si nous voulons distinguer l'une de l'autre, ce n'est que dans les formes différentes par lesquelles l'homme a extériorisé sa pensée qu'elles se distinguent.

Si la magie est l'expression d'un état de connaissance, elle résulte d'une activité mentale identique aussi dans son essence, à celle que nous rencontrons dans la science. Magie et science se rejoignent dans l'analyse que nous voulons faire de la psychologie de la connaissance. Ici encore ce n'est que par la comparaison des formes qui extériorisent la pensée que nous pouvons distinguer l'une de l'autre.

La Science se développant en allant du particulier au général, c'est l'étude de ce qui rapproche les faits que nous devons faire. Dès lors, la Magie, qui est à la fois "une connaissance, un culte et un art", a une importance aussi grande, comme





matériel d'étude psychologique, que les Religions ou que les systèmes scientifiques. Objectivement un fait est un fait. Ce n'est pas parce que nous attribuons une valeur plus grande, un degré de perfectionnement plus élevé, une rigueur logique plus précise, une élévation de pensée plus noble à nos conceptions que celles-ci revêtent une importance plus grande comme fait d'observation. L'un comme l'autre appartient à la réalité objective et ce n'est pas toujours le fait ayant la plus grande valeur relative qui permet le mieux de comprendre la réalité d'un phénomène. Dans l'histoire de la Science, ce fut bien souvent le contraire. L'étude des monocellulaires nous apprend plus sur le phénomène de la vie que l'étude de l'homme ou de n'importe quel mammifère. Nous dirons donc que l'étude de la magie est susceptible d'apporter un matériel concret très utile à la psychologie. S'appuyant sur un sentiment identique à celui de la religion, le sentiment de la croyance, psychologiquement la même valeur doit être donnée aux phénomènes de la Magie et aux phénomènes religieux. De même, conceptions magiques et conceptions scientifiques ont psychologiquement la même valeur de fait.

Si, pratiquement, nous croyons mieux arriver à comprendre le mécanisme de la connaissance en distinguant la Magie de la Science, faisons-le, mais évitons alors le danger dans lequel on tombe quand on veut faire de semblables distinctions. On cherche les distinctions et on oublie l'étude des caractères communs aux deux espèces de phénomènes ; ou on les étudie séparément dans des spécialités scientifiques sans contact. On oublie que les distinctions spécifiques ne sont que des créations de notre esprit, ne sont qu'un procédé de travail, somme toute, auquel on a recours pour faciliter la tâche. En commettant cet oubli on entrave bien souvent le progrès de la connaissance au lieu de le hâter.

II. L'aspect sociologique de la Magie.

Nous allons constater que nous commettons les mêmes erreurs de procédés. Nous allons pouvoir répéter à peu près exactement ce que nous avons dit de son aspect psychologique.

Les plus anciennes traces de la Magie que nous connaissions, à propos desquelles nous possédions des documents, proviennent de l'Asie Nord-Orientale, et constituent le Chamanisme. Les renseignements à son sujet sont assez peu nombreux; mais tels qu'ils sont, ils suffisent à nous montrer que l'on se trouve en présence d'un système de pratiques coordonnées, ayant ses initiés, ses Chamans, sortes de prêtres, bien que ce ne soit pas à proprement parler une religion, et ayant aussi ses disciples, ses fidèles, ses croyants. La date de son ancienneté est difficile à établir, mais celle-ci se confond avec les religions les plus anciennes, au point





qu'on n'oserait dire si les religions sont dérivées de conceptions magiques ou si la Magie est un rameau détaché des systèmes religieux. Tel qu'il nous apparaît, le Chamanisme, formant un ensemble coordonné, nous permet de supposer qu'il est déjà lui-même le résultat de toute une évolution antérieure, l'héritier de conceptions plus anciennes dont l'origine se perd dans un passé plus lointain encore. Pourquoi faut-il chercher à comprendre la Magie par l'étude de ses facteurs originaux, alors que nous ne possédons à son sujet que des renseignements incomplets et tout à fait insuffisants et que nous n'avons nul espoir d'en découvrir de plus précis?

Rien ne nous apparaît plus téméraire que de vouloir, avec notre mentalité actuelle, essayer de comprendre les activités mentales de populations qui ne nous ont laissé que peu de documents. C'est ainsi qu'il serait faux de croire, il serait en tout cas téméraire d'affirmer que toute magie provient par filiation de cette magie Chamanique.

La Magie Chaldéenne, notamment, apparaît toute différente de la Magie Chamanique. Plus scientifique, on peut même lui contester son caractère de Magie. La Magie des anciennes populations d'Amérique en dérive-t-elle? Nous l'ignorons et rien ne le prouve. Des similitudes fussent-elles grandes, ne sont que des présomptions de preuves. Enfin la Magie des populations africaines actuelles peut-elle être rattachée à quelque magie d'origine asiatique? Rien ne le prouve non plus.

En attendant des preuves, n'est-il pas plus simple de penser que partout, les hommes, impressionnés par les phénomènes de leur milieu, ont, réagi de façon identique, par des activités psychologiques essentiellement les mêmes, faisant intervenir les mêmes facultés mentales? Mais, donnant, des phénomènes perçus, des interprétations différentes, les actes posés furent différents dans leur forme extérieure. Personnellement, nous croyons qu'on a tort de vouloir toujours chercher des filiations qui ramènent les conceptions humaines à une commune origine. Des contacts ayant existé entre les groupes humains, ils ont dû s'influencer. Ils se sont faits l'un à l'autre des emprunts, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu des créations différentes antérieures à ces infiltrations. L'homme ayant de tout temps agi partout en homme, fonctionné humainement, il nous apparaît plus vraisemblable que les créations furent multiples et que nous devons réagir contre la tendance à vouloir toujours et exclusivement rechercher les antécédents. Bien souvent, c'est se fourvoyer. (A suivre)

Albert Marinus, "Quelques problèmes de méthode dans l'étude de la Magie", *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, 48 (1933), p. 49-66.





Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!
La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.
En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Abonnement à la revue uniquement : 6 Euros

Cotisations annuelles :

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre adhérent : 12 Euros
15 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

BE90 3100 6151 2032

(Communication : "cotisation ou abonnement 2012")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : info@albertmarinus.org

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale. L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).



